

## HISTOIRE FANTASTIQUE

# La parenthèse enchantée©

Par Mme Josyane JOYCE

**1957**

En ces années d'après-guerre dites "des 30 glorieuses", toute la France ne rit pas et ne saute de joie en tapant des mains comme certains d'jeuns le pensent et ce n'était pas du temps des Dinosaures comme ils l'affirment. Je vous conte cette historiette fantastique que je comprends bien puisque j'ai fais moi aussi mon enfance en ces années-là. En ce temps là, le peuple d'alors savait se tenir en public car il comprenait que la vie en société impose certaines contraintes de bienséance et un minimum de comportement envers les autres, que l'on soit de la France d'en Haut ou de la France d'en bas.

On pouvait laisser sa bicyclette appuyée contre une vitrine sans qu'elle ne disparaisse avant que la porte d'entrée du magasin ne soit refermée. Le "confort moderne" n'était pas le critère déterminant de l'appartenance ou de l'apparence et il était admis qu'on ne se promenait pas en public avec des vêtements de salle de bains; les sous-vêtements ne s'étaient pas sur les pelouses comme aujourd'hui, il était même "interdit de marcher sur les pelouses" comme indiqué sur de petits panneaux bien mis en évidence. Et tout le monde savait cela... et tout le monde respectait l'interdiction.

On ne voyait pas des gens courir dans les rues et boulevards de la ville, bardés de fils électriques et autres d'électro-stimulateurs, peu de gens pouvaient se promener avec une montre-bracelet qui n'était pas, mais quelle horreur! GPS et l'on ne passait pas comme un dératé près d'une autre personne en l'aspergeant de gouttelettes de sueur ni même on ne voyait guère de gens hésitants, le nez sur leur portable, visage incolore ou blafard, atterrés de n'avoir pu tuer le bestiau du Pokémon Go que si tu l'a pas, tu es définitivement ringard, Machin-Chose. Machin et Chose, les deux à la fois. Cela va bien et qualifie les gens d'aujourd'hui.

Les femmes étaient en robe à fleurs ou à carreaux Vichy, les hommes portaient couvre-chef qu'ils soulevaient en croisant une connaissance tout en inclinant la tête sobrement. Les enfants ne sautaient pas partout en crachant sur les passants en bandes violentes et les fillettes n'avaient pas de string dépassant de la ceinture du jean et n'étaient pas maquillées comme des phares de voitures; c'était réservé aux prostituées. Le savent-elles seulement? Mais non. Aujourd'hui, il y a des Vouloirs plus que des Devoirs. Puisqu'on leur enseigne cela à l'école de la République. Une, qui a bien changé. Une qui ne sert plus à rien.

La modernité s'emballe en comportements hiératiques toujours plus incroyables à croire, avec un laisser-aller général des plus petits aux aînés.... mais, avons-nous gagné quoi que ce soit en humanité? Sommes-nous totalement ensevelis par cette bouillie abrutissante et démagogique parue dans les années quatre-vingt-dix, une bouillie pornographique qui a fait disparaître un certain puritanisme pourrait-on dire, certes quelques peu étouffant à certains mais qui laissait une certaine forme de légèreté et d'insouciance à vivre pleinement le temps du moment?

Deux petites filles vivent dans une famille ouvrière pauvre de cette année 1957. L'habitation est sommaire. En fait, elle a été conçue dans la récupération des bâtiments d'une caserne de soldats-parachutistes de la dernière guerre. La caserne borde le site de l'Aérospatiale de St Martin du Touch, un quartier toulousain très excentré, le long d'une piste d'envol d'avions. Peu entretenue, la piste se dégrade vite. Elle devient le terrain de jeux des enfants de la cité.

En ce temps-là, pas de jouets sophistiqués, pas du tout d'électronique: on se poursuit "aux gendarmes et aux voleurs", on joue aux billes, on tape dans une misérable balle de dix centimètres à moitié crevée.... Mais, cela suffit pour être heureux, pour vivre la jeunesse de l'instant. Un jour, merveille des merveilles, un enfant chanceux reçoit une paire de patins à roulettes en cadeau. C'est un cadeau plus que très cher pour le petit monde enfantin du coin.

Il y joue à en perdre haleine, fends la bise sans peur et sans reproches, profitant égoïstement de sa chance. Les autres n'avaient jamais vu ce jouet incroyable: des chaussures avec de petites roues pour rouler et aller plus vite que vite! Ils le regardent, jaloux un peu, puis beaucoup finalement, riant jaune tout de même car ils n'en auront jamais au pied du sapin. Et lui, il va heureux comme Baptiste, il ne leur prête pas, c'est tout pour lui. Lorsqu'il se décide enfin, au bout de quelques semaines, -sans doute lassé du jeu qui finalement, l'isole de ses petits copains- de prêter ses patins.... il n'en prête qu'un! parce que cela fait plus d'heureux? ou parce qu'il veut protéger ses petits camarades des genoux égratignés? Il a eut le temps de se faire des ecchymoses, pas de genouillères ni de coudières en ce temps-là.

ELLE n'en sait rien. ELLE sait qu'elle est "montée" sur un seul patin, et encore, même pas dix minutes.... Elle a roulé avec délices, courant à cloche pied sur la piste défoncée, à travers gravats et graviers écorcheurs de genoux. Le patin est rouge: sa couleur préférée le plaisir est plus intense.

Il lui a semblé que ces dix minutes étaient d'éternité. Elle semblait s'envoler lorsque le pied d'appel propulsait le patin en avant. Elle s'élève grâce à ses bras en ailes d'oiseau, tournant le dos à la foule des enfants, elle file sur son nuage d'éternité, le monde entier lui appartient. Puis, après un mètre à peine de "vol plané", il faut déjà reprendre l'équilibre; c'est si court mais à la fois si long! si intensément long... tout un voyage. Tout un espace de temps. Une autre dimension, une autre réalité. Elle a beaucoup d'imagination et se fait un joli théâtre intérieur où se réfugier. Pour oublier. Pour ne pas voir. Pour se protéger. Pour résister.

Les bâtiments de la caserne, contrairement à la piste d'envol, ne sont point en trop mauvais état; il s'agit des dortoirs des soldats. Des salles immenses où ils devaient s'entasser à plus de trois cents, pas possible, tellement on n'en voyait pas la fin! Les très grands bâtiments, tous en longueur, sont alignés comme à la parade, avec un toit de tuiles rouges comme il se doit en pays toulousain. La guerre est terminée depuis 12 ans maintenant, on n'a plus besoin des pistes d'envol ni des bâtiments à soldats. La guerre de 39-45 a laissé la France en ruines, la plupart des logements sont écroulés, il faut tout relever.... on manque cruellement de maisons en bon état.

Comme de nombreuses villes de France, Toulouse a subi des bombardements, ceux des allemands envahisseurs et ensuite, ceux des libérateurs. Saint Martin-du-Touch, quartier de Toulouse est la frontière de la commune de Colomiers. C'est dans ce périmètre que se trouvait Sud-Aviation. Et, il y en a eu des bombardements pour aplatir les hangars de l'usine d'aviation!

Maintenant, l'ensemble s'appelle Airbus et ce dernier s'est étalé, là-bas, dans l'autre sens, jusqu'à la cousine commune de Blagnac englobant dans son irrésistible ascension, l'aéroport international toulousain. ELLE dit que Colomiers n'est qu'à quelques kilomètres de Toulouse. Pour ELLE, le nom de sa ville c'est Toulouse où elle est née, quand ses parents habitaient rue Valade. Mais, ils n'y sont restés que quelques mois. La famille n'a vécu à Colomiers que quelques années. Donc, ELLE ne se sent pas Columérine.

On a donc coupé de part en part les longs bâtiments en quatre murs séparateurs, ce qui faisait quatre appartements. Puis, à l'intérieur de chacun, on a coupé de nouveau en quatre la surface restante et cela fait un habitat de quatre pièces, au carré s'il vous plaît, pour loger une famille. On a juste mis un évier dans une pièce avec l'eau courante froide, c'est tout le confort spartiate. Mais que demander plus? C'est bien beau déjà d'avoir un toit sur sa tête en ces années-là. Pour les commodités, on a réservé un autre bâtiment et chacun doit, le matin, transporter son seau hygiénique pour le jeter dans le trou du cabinet turc.

Chaque bâtiment W.C. a ses quatre familles. En été, cela va à peu près... les cent mètres qui séparent les "tinettes" des logements se réalisent assez vite. En hiver, avec le froid qui taille et lacère les jambes des garçons en culottes courtes et celles des filles à petites robes aux cols Claudine, il convient de se hâter pour finir au plus vite cette corvée. Les seaux hygiéniques sont presque aussi haut que les gosses qui ont très peur de les renverser et, surtout, pas sur les chaussettes blanches qui tirebouchonnent à toutes les chevilles, à cause du manque d'élastique.

Les bâtiments s'articulent en U autour d'un grand espace où les militaires marchaient au pas et déroulaient leur entraînement. Mais, c'est en terre battue, de rares touffes d'herbe poussent comme elles peuvent. On a luxueusement tracé une "route" d'asphalte qui passe au plus près des entrées des bâtiments. On n'a pas donné de nom à cette rue qui fait tout le tour de la cité.

Pourtant, il fallu bien donner un nom, un moindre repère pour le service des Postes, qui doit porter le courrier dans cet ensemble de maisonnettes. La bande goudronnée n'est pas une rue reconnue comme telle mais l'ensemble des habitations devient la Cité Nouvelle. Comme cela. Quand on écrit à une famille ou l'autre, on écrit le numéro de la maison devant Cité Nouvelle. Puis, on rajoute le nom du village et le département. En 1957, cela donne: Monsieur et Mme Dulac, 66 Cité Nouvelle, Colomiers, Haute-Garonne. Ceci est à apprendre par cœur par l'enfant. Dès fois que..... Et, malgré tant de vicissitudes de sa vie, ELLE s'en souvient encore. ELLE dit même qu'elle se souvient de toutes les adresses où elle a logé.

On pénètre dans l'appartement par une porte de bois plein, dans la première pièce où se trouve l'évier blanc en céramique (avec un robinet d'eau froide en cuivre à grandes oreilles). Chaque pièce a été trouée par une fenêtre pour donner du jour et le volet plein bois qui l'obture est peint en rouge. Le bâtiment d'à côté celui-ci avec ses quatre appartements voit ses portes d'entrées et ses volets de fenêtres peints en vert. Une presque coquetterie pour les résidents.

Pour qu'ils aient l'impression de vivre autrement que les quatre d'à côté? On ne sait pas, c'est ainsi. D'ailleurs, que vous importe dit-ELLE, la cité a été détruite dans les années quatre-vingt-dix.

De la cuisine, par le fond, on passe à l'autre pièce, une chambre (celle des fillettes). A l'opposé de la porte d'entrée, au milieu du mur de la cuisine, une autre porte qui donne sur la seconde chambre, (celle des parents). Pour aller dans la troisième chambre, celle de Patrick, il faut passer par la chambre des parents. Quand ELLE en parle ELLE dit: "la vie en quatre". Comme ça. Pas d'autres choses à rajouter.

Bien entendu, les vitres n'ont pas de mastic; en général, les vitres tiennent à l'aide de petites pointes fichées dans le bois, de place en place mais pourtant assez serré. Heureusement que papa est maçon, il a pu rendre les battants plus luxueux avec un mastic de la foutue couleur grise du mastic. On ne se fait pas mal avec les pointes. Mais, comme le mastic est bas de gamme, on peut le faire sauter, par ci, par là. Cela fait rire les gosses.

Le double vitrage? tu n'y pense pas: ça n'existe pas. La mère à collé des rideaux bonne femme à chaque battant avec un crochet et un cordon élastique. Des rideaux fond jaune et carreaux rouges. Il y a un petit volant qu'il faut resserrer pour l'attacher au bas de la fenêtre. Mais, il n'y avait pas assez de tissu pour faire l'embase. Alors, les rideaux pendent et ne font pas le joli arrondi.

Quand il y a de l'humidité par condensation, et cela arrive très souvent, le tissu colle lamentablement contre la vitre. Il est toujours mouillé; ça pendouille toujours. C'est moche. En hiver, cela empêche de la clarté. Alors, on s'énerve pour faire tenir ce maudit rideau en place afin qu'il laisse passer plus de jour. Il faut économiser l'électricité, c'est bien cher.

En février 1956, le froid de tous les records, papa a cloué de vieilles couvertures aux fenêtres pour interdire aux vents coulis de s'immiscer à travers le verre fin de la vitre. Ce mois-là, il ne fera que 8° dans la maison. Pourtant, c'est la maison la plus chauffée de la cité.

Heureusement que le patron de papa a dit en septembre: "té, Dulac, toi qui à des gosses, je te fais porter des madriers (poutres de bois de récupération sur une maison écroulée); on va couper les plus gros et tu débite à la hache les autres". Les grosses traverses de bois ont été posées devant la maison. C'est grâce à cela que le 66 de la Cité Nouvelle a eu un peu de chaleur quand la bise venue souffla ses -15° degrés dans la journée à Colomiers. Un hiver d'anthologie. Un qui reste dans les annales de Météo France. Et la mémoire des plus de soixante ans.

ELLE dit qu'en février 56, (ELLE à eu ses 6 ans en Août) ELLE se souvient de tout durant ce froid terrible: ses parents avaient un dentier, héritage de la pénurie pendant la guerre quand ils étaient jeunes. Le soir, ils sortaient le dentier pour le brosser et le laisser tremper dans un verre. Ils ont, plusieurs fois, retrouvé leur dentier pris dans la glace. Ne parlons pas de l'huile dans la maison. Les conduites d'eau avaient éclatées. Il fallait faire fondre la neige dans une casserole pour avoir de l'eau à boire, à se laver, à cuisiner.

ELLE dit que les enfants portaient trois gros pulls tricotés main, l'un sur l'autre. Ils étaient tellement boudinés qu'ils pouvaient à peine se remuer. En 56, le diésel des camions gelait... donc, il n'y avait pas de nourriture dans les commerces. Les routes de toutes façons étaient verglacées avec des congères énormes qui ne fondaient tant le vent soufflait ses constantes tempêtes. On ne voyait pas à 10 mètres. Papa, qui était parti au village pour tenter de trouver un peu de ravitaillement à l'épicerie était revenu (avec pas grand-chose dans le panier) totalement frigorifié, avec du gel sur la barbe et les cheveux. ELLE dit qu'elle s'en souvient tellement! Il est parti toute la journée. Il ne revenait pas. La nuit était tombée, le froid s'accroissait. La mère s'inquiétait. Les enfants s'angoissaient également. "Où est Papa, demandaient-ils sans cesse... Il va revenir quand"?

Il a dit: "on voyait rien! le froid est tellement vif que j'ai bien cru geler sur place!" il a rajouté plus bas: "comme là-bas" et la mère savait qu'il parlait d'Austwich. Ils étaient partis -deux hommes- pour le ravitaillement, se tenant par le bras pour renforcer leur marche et lutter contre les bourrasques de vent violent, un blizzard fou, comme au Canada à dit l'autre.

L'autre était un voisin proche, avec des gosses lui aussi. Ils ont eu besoin de toutes leurs forces d'hommes jeunes pour s'aider mutuellement et s'encourager. Pour résister à cette constante tempête. Emmitouflés comme pas deux, on voyait à peine leurs yeux. Des momies glissantes louvoyant entre les congères. Seuls au monde sur ces routes impraticables et invisibles sous la neige verglacée.

ELLE dit que toute les journées de cette terrible période, la maison était pleine de monde. Personne, dans la cité, n'avait de chauffage... personne sur les routes... rien ne circulait... aucune marchandises... pas de téléphone, mais qui était branché?.... toute la Cité Nouvelle était abandonnée à elle-même. Une ile dans la neige poudreuse et mortelle. La maison était pleine de monde parce que les gens venaient se réchauffer chez ELLE. Les adultes restaient une bonne heure. Ils racontaient leurs difficultés mutuelles et faisaient de leurs mieux pour s'aider les uns les autres.

Le plus souvent, ils étaient collés contre la cuisinière à bois et charbon; on avait enlevée la grille du dessus et les flammes dansaient par-dessus la tôle blanche. On avait retiré la grille du foyer pour que les grosses poutres brûlent. Au début du mois, papa avait utilisés toutes les bûches qu'il avait coupées. Mais, le tas de bois est parti vite. Il ne restait que les grosses traverses peintes en bleue. Alors, on s'est résolu à les mettre tout de même à brûler: on les coinça dans le foyer et l'on posant l'extrémité de la poutre sur une chaise.

Le feu crépitait sans cesse, brûlant la peinture bleue. Cela sentait très fort. Cela dégageait peut-être aussi des vapeurs toxiques. Oui, mais c'était cela ou mourir de froid. ELLE dit que les gosses trouvaient rigolot d'entendre crépiter le feu. C'était aussi très rigolot de pousser la poutre dans le foyer lorsqu'elle avait brûlé son bout.

C'était ELLE qui voulait faire cela. Même si la chaise et la poutre étaient lourdes à manier. ELLE dit que les grands répétaient sans cesse "qu'il fallait absolument ne pas laisser mourir le feu. Pour ne pas geler et ne plus se réveiller". Mais, on sentait qu'ils enviaient les Dulac. La mère a dit "qu'il y avait plein de gens qui avaient des engelures aux mains, aux pieds". Les autres choses graves, ça ne se disait pas devant les gosses. On ne dit jamais rien aux gosses en ce temps-là.

Aussi, quand par malheur le feu s'est tout de même éteint au réveil, tout le monde devient grognon et maussade dans la maisonnette à l'idée de se lever dans le froid glacial puis d'attendre longtemps que la tiédeur ne revienne dans la maison des courants d'air.

La "grande" fillette qui s'appelle Marie-Josée et qui a 7 ans cette année-là, est déjà à la grande école et connaît par cœur son adresse. Pas la plus jeune, Christiane de son prénom, qui a, tous juste, quatre ans. Elle est encore à la maternelle. La maternelle, et la grande école, sont au village, à 2,5 km de là. On y va à pied en claquant ses godillots enferrés sur le chemin vicinal.

La "grande" est élève de l'école communale des Filles. Les fillettes ont un "grand" frère aîné, âgé de 8 ans, dénommé Patrick. Lui, il va à l'école communale des Garçons. En fait, Patrick est né en juillet et Marie-Josée au mois d'août l'année suivante. Ils ne sont pas jumeaux. Ils ne se ressemblent pas du tout de caractère. La seule chose qui leur est commune c'est leurs yeux tristes, qui ne sourient jamais.

Qu'il pleuve, qu'il vente, les deux grands doivent aller à l'école. A pieds. Vous imposez à un gamin actuel de faire 2,5 km à pied pour se rendre à l'école et vous vous retrouvez en justice pour maltraitance infantine! Mais, en 1957, on n'était pas aussi chichiteux avec les enfants. Cependant, la plus jeune, Christiane ne va à la maternelle qu'aux beaux jours. Elle doit tracer ses kilomètres de son mieux. Il y a une poussette qui l'aide. Une poussette sans âge... légèrement usée... vu qu'elle a servie aux deux autres.

L'été, la mère pousse dans la voiturette sa dernière fille sur les chemins campagnards qui sentent bon l'herbe fraîche et les fleurs sauvages. En ce temps-là, il n'y a pas de pesticides ni d'engrais dans les herbes. On aime fouler l'herbe aux pieds et boire l'eau au ruisseau quand le cagnas est trop fort et la gorge desséchée.

Au printemps, les cantonniers curent les bas-côtés du chemin pour faire circuler l'eau du petit ruisseau. Cela sent la vase sur une bonne partie du chemin, les mères se bouchent le nez en passant. ELLE dit que l'odeur de la vase lui rappelle trop bien cette époque de son enfance. ELLE dit: "tu ne crois pas, mais j'aime l'odeur de la vase!". C'est comme la madeleine de Proust.

La mère revient ensuite avec sa poussette vide. Elle doit repartir avant 16 heures pour se trouver devant l'école maternelle avec la poussette bleu fatigué. Elle aussi est fatiguée. Malgré son jeune âge. Mais, celle-là, elle est fatiguée de naissance. Toujours en train de se plaindre. Toujours à envoyer sa fille de huit ans faire son travail à elle, dans la cuisine. Surtout la vaisselle. Marie-Josée pour arriver à la hauteur de l'évier, doit monter sur une cagette en bois. Les autres mères aussi font le trajet. Elles aussi sont fatiguées. Mais on ne les entend pas râler; pour elles, ce sont les choses habituelles du quotidien. Cette mère râleuse et geignarde est une égoïste qui ne pense qu'à elle.

Les aînés partent très tôt le matin pour pouvoir être à 8h30 dans la cour de leur école. Tout ce long chemin, pénible dans les frimas qui sont vifs ces années-là. Ils quittent les classes à 16 h 30 et ont ce long chemin à parcourir pour revenir à la maison. Hiver comme été. Heureusement que la mère, dans ses rares "bons jours" se souviens qu'elle a un travail de mère à assumer.... souvent elle prépare pour chacun un bol de chocolat avec des tartines grillées margarénées.

Quand les enfants rentrent dans la maisonnette pauvrete, ils sont fourbus... souvent échevelés par le vent d'autan qui fait mine de les emporter vers un monde mystérieux et angoissant.... perdus et isolés du monde dans l'épais brouillard glacé et humide qui fait comme un second manteau lourd sur leurs épaules....leurs godillots sont crottés par les chemins boueux, mal entretenus en cette saison. Ils sentent, aussitôt la porte d'entrée refermée sur la bourrasque qui veut pénétrer à tout prix à leur suite, la bonne odeur du pain, grillé directement au dessus du foyer à charbon et bois de la cuisinière blanche émaillée.

C'est une odeur particulière que l'on sent dans la maison des années cinquante, mélange savoureux du pain grillé et l'odeur du charbon qui brûle en son foyer et adoucit de tiédeur l'atmosphère du foyer. Et c'est ainsi que naît une autre "Madeleine de Proust". ELLE dit qu'elle en a, un peu, des ces Madeleines: la vase du fossé, l'odeur du pain grillé et l'odeur de la mandarine, celle qui fait le cadeau des Noëls de son enfance. ELLE dit: "chaque année, quand je mange la première mandarine de l'automne, à son odeur si reconnaissable à mon souvenir, je me souviens que je n'avais que cela -trop souvent- pour jouet de Noël"....

Parfois, un petit miracle: il y a, en plus des tartines à la margarine, de la confiture à poser sur le pain encore chaud. Et comme elle dégouline sans cesse, ils en sont tout "enfarnautés" du sucre qui colle aux lèvres et aux mains.... ils gobent à grandes gorgées tartines et lait chocolaté. Ils ne savent pas que c'est un rare bonheur de gosse de pauvres. Dans un coin, la petite sœur, Christiane, toujours rieuse, regarde ses aînés dévorant le goûter. Elle tente toujours de leur piquer une mie de pain; elle veut participer à la fête.

Elle a, pourtant, goûté il y a presque une heure. Mais, Christiane a toujours faim. Christiane a, surtout faim de l'amour de ses "grands" frère et sœur. La mère, "elle donne pas d'amour, ne croit pas dit-ELLE. La mère, elle fait juste ce qui doit être fait. Elle a des gosses, elle s'en occupe le strict minimum. Toujours en geignant, se lamentant et parfois, hostile envers ses enfants: la main leste, les injures aux lèvres, le martinet un peu trop souvent à la main"....

Cette scène du goûter, vous le croyez ou pas, est le seul souvenir heureux de son enfance qu'aura Marie-Josée. Comme vous le voyez, ce n'est pas grand-chose. Ce passage à Colomiers ne durera que de fin 1951 à 1958. Marie-Josée, ELLE, qui raconte cela ne se souvient pas d'avant 1954. Ce qui revient à dire que son bonheur, n'a duré que moins de trois ans, juste celui des tartines d'enfance en rentrant l'hiver, de l'école publique de Colomiers, sur la nappe en plastique à carreaux rouges et blancs de la cuisine sombre de l'hiver. ELLE dit qu'il y avait sans cesse des coupures de courant et qu'on s'éclairait avec une lampe à pétrole d'une lumière chichiteuse. Les coupures de courant de l'après-guerre....

A part les tartines, il y a d'autres souvenirs de son enfance en famille bien sûr. Mais, ils ne sont pas très heureux. Pas du tout même. Peut-être que Marie-Josée en parlera à un moment ou un autre. Ce sera plus difficile. Trop de souvenirs douloureux qui brûlent dans son âme.

La nuit donc, les deux sœurs dorment dans un lit de 120 cm. C'est un lit de tubes de cuivre. Le matelas est comme ceux de l'époque, en laine avec un couil rayé. Chacune à son oreiller en plumes d'oie. Il y a des draps mais pas de couverture. Explication dit-ELLE. "D'abord on était très pauvre. Il n'y avait pas de meubles de trop. Par exemple, pas d'armoire pour les vêtements qui gisaient en tas, dans un coin de chaque chambre. Des vêtements, juste le minimum nécessaire. On se couchait avec le manteau. Puisqu'il n'y avait pas assez de couvertures....

"Il y avait souvent des camelots qui sillonnaient les routes de France. Ils vendaient des tas de choses différentes. Un jour, l'un d'eux qui vendaient des tapis tapa à la porte. Le père avait ouvert: il vit un pauvre type qui portait des tapis sur ses épaules et qui crevait de chaleur sous l'amoncellement des tissages...

“Le père, il connaissait la soif pour l'avoir vécu dans la ferme où il était longtemps prisonnier, à quelques centaines de mètres des murs barbelés du camp de concentration. Il y travaillait de l'aube à la nuit tombante, sans s'arrêter, sans avoir la moindre nourriture, la moindre goutte d'eau que celle qu'il pouvait se procurer dans les ruisseaux ou quand l'orage déversait ses seaux sur les pauvres hommes. Ils se nourrissaient des racines d'herbes, ils avaient la gale, les poux, les dents qui tombaient...les vêtements en lambeaux, ravagés par le froid, la pluie, le soleil, la neige.... ils avaient la fatigue, la maladie, la mort pour certains.

“Papa voyait devant lui l'homme décharné, épuisé, ayant soif et il voyait ceux de la ferme qui s'éteignaient à petit feu sous ses yeux, l'agonie de ceux qui étaient trop vieux pour résister. Le père était un gamin de dix-neuf ans en ce temps affreux de la guerre, il a pu résister grâce à sa jeunesse et toute sa force de jeune.

“Même s'il est revenu décharné et hagard, ne sachant plus rien de ce que c'est qu'être vivant. “Le père lui a donné à boire et lui a acheté un tapis qu'il vendait. La mère hurla comme une possédée: “on n'a pas de couverture et toi tu achète un tapis!!” Alors, le père pris le tapis et le posa sur le lit des filles: “la voilà ta couverture!”.

Et le tapis a servi de couverture pendant plus d'une vingtaine d'années. Il était lourd sur le drap, les fillettes pouvaient à peine se tourner dans le lit. Mais, qu'est-ce qu'il leur tenait chaud!”. ELLE a dit cela, avec des larmes dans la voix. Comme toujours lorsqu'ELLE parle de son papa. “On ne fait jamais son deuil dit-elle, ceux qui disent cela sont des menteurs“....

Le soir, les deux fillettes entendaient les récriminations récurrentes et sempiternelles de la mère qui, dans la chambre à côté, agonisait son mari de disputes geignardes.

Les fillettes tardaient souvent à trouver le sommeil, ne comprenant pas. Marie-Josée se tourna pour se mettre sur le ventre et la tête sous l'oreiller, imitée aussitôt par sa petite sœur. Parfois, elle posait les mains sur ses oreilles pour ne plus entendre la litanie des reproches de la mère égoïste. "On n'a pas assez d'argent. Tu fais des gosses et tu n'a pas les moyens de les élever... et j'en ai marre de ci, j'en ai marre de ça....". Toujours la voix de la mère à se plaindre...

Marie-Josée voulait la paix, voulait de la joie, voulait du bonheur.... Elle ne voulait plus de cris ni de coups. Par hasard, elle posa ses mains sur ses yeux, comme pour ne pas voir. Mais, elle a vu.

Elle dit à Christiane: "je vois un pré avec des fleurs!". La plus petite se mit à rire et dit: "moi aussi, ze veux voirr". Et elle mit ses mains en coque sur ses yeux, à l'instar de son aînée. Elle dit: "ze vois un arbe". Marie-Josée dit: "je vois un oiseau, il est... rouge!". Elle ne voyait rien, pensait-elle, elle improvisait.

Christiane le gros bébé rieur dit: "ze vois un oi-zeau bleu!". Un nouveau jeu venait d'être inventé! Elles s'y adonnèrent avec joie, sans trop crier pour ne pas qu'on entende de la chambre des parents, pour ne pas qu'on vienne les disputer. Les enfants doivent être obéissants et rester tranquille dans leur lit.

Chacune à sont tour disait: "je vois ceci, je vois cela". Et cela les faisait rire. ELLE dit: "je ne sais pas si ma petite sœur voyait quelque chose mais, souvent, moi, je voyais ce que je disais. D'une façon étrange, je voyais vraiment toutes ces choses. Cela nous mettait le cœur en joie, tous les soirs, d'apercevoir tous ces mondes étranges et merveilleux....

“Souvent, ma petite sœur m'écoutait: je lui racontais ces pays où le bonheur était doux et chaud, où il y a des fleurs qui sentent bon, des grands bols de chocolats fumants, de la confiture en quantité pour mettre sur les tartines, des tas de tablettes de chocolat à croquer au quatre-heures à la place des deux morceaux de sucre. Il y a des sucettes de toutes les couleurs. Il y a des rubans de réglisse. Il y a des Mistral qui sont toujours gagnant. Il y a des tubes de coco avec un second liseré qui donne toujours le droit d'en avoir un autre. Il y a des joujoux par milliers. Des tas de nounours tout-doux et de jolies poupées aux joues bien roses. Il y a un ciel si bleu et si parfait que l'on n'en voit plus la fin, il y a des papillons qui dansent dans la lumière dorée de l'été. Il y a tout ce que Christiane veut. Tout ce qu'elle me demandait de rajouter à l'histoire pour qu'elle soit encore plus belle” dit-ELLE la voix brisée de chagrin.

Un soir, il y a entre les parents une dispute plus violente que d'habitude. Les parents crient chacun plus fort que l'autre. Les fillettes apeurées se cachent au fond du lit, le drap sur leur tête. Elles ne veulent plus entendre ces bruits.... des assiettes qui tombent par terre que la mère, en rage, ne se contenant plus, jette contre les murs avec des “boum” violents et répétés. Elle jette tout ce qui lui tombe sous les mains. Le père dit d'une voix sonore: “ha, c'est malin! Mais arrête donc!”. Mais, cela ne cessait pas.

Il leur semble, tout à coup, que le lit tremble et que, de plus en plus, ce tremblement s'intensifie en une longue vibration nerveuse. Marie-Josée baisse le drap qu'elle a remonté pour ne plus rien voir et jette un œil autour d'elle, dans le noir de la chambre.

Le lit tremble de plus en plus, une lumière commence à poindre à travers les gros volets de bois de l'unique fenêtre de la chambre et envahi, petit à petit, tout le noir de la chambre qu'elle dévore sans problème.

La lumière violette, s'amplifie et éclaire très fort toute la chambre. Christiane se décide à ôter le drap qui recouvre son visage car la forte lumière passe maintenant à travers le tissu; et l'intrigue fort par son étrange mais si jolie couleur. Elle regarde un peu apeurée et voit Marie-Josée qui est bouche-bée. "Zé peur" se risque t-elle à dire. Sa grande sœur la serre contre elle, le lit tremble de plus en plus: il semble qu'il veut s'élever dans les airs. Marie-Josée dit à sa sœur "accroche-toi comme moi". Elle a passé son bras entre deux barres de cuivre du lit.

Christiane essaye mais son bras est trop court. Alors, la grande se redresse et aide sa jeune sœur à en faire autant. Elles sont assises dans le lit, Marie-Josée a enroulé son bras autour d'un tuyau-barre et serre très fort contre elle sa jeune sœur tandis que le lit s'élève doucement et que la fenêtre s'ouvre toute grande. Le lit passe à travers la fenêtre et s'enfuit dans la nuit, emportant les deux sœurs serrées l'une contre l'autre, pas trop inquiètes. Quelque chose leur dit de ne pas avoir peur, qu'il n'y a pas de danger.

Elles auraient du être terrifiées. Elles auraient du avoir très froid puisque c'était une nuit de novembre et qu'elles ne portaient qu'une mince chemise de nuit. Mais non. Tout au contraire, l'air est doux et parfumé, sentant une fragrance de rose, exactement la senteur délicate du rosier de Mamie Eliza la voisine du bout de la rue qui l'entretient avec tant d'amour. Le ciel est vide de nuages mais pas d'étoiles: on en voit par milliers de milliers.

C'est comme un tableau vivant et merveilleux aux couleurs enchantées: des myriades et des myriades de points lumineux, mystérieux comme magiques, étincellent doucement dans le bleu sombre de cette nuit... le ciel peu à peu s'éclaircit, le noir cède au jour qui devient puissant et éclatant, là-bas, à l'horizon et le lit se dirige droit vers la lumière merveilleuse qui l'attire en ses rets.

Il avance sans à-coups, il ne tressailli presque pas, il glisse paresseusement. Comme posé sur un grand nuage de coton doux. Les deux fillettes n'ont pas peur du tout. Elles sont pourrait-on dire, enchantées de leur situation. Elles se sentent rassurées car tout est harmonie, sérénité, apaisement et sécurité. Elles peuvent même détacher leurs mains; qui, Marie-Josée, du tuyau-barre du lit auquel elle s'agrippait fort, qui de Christiane qui se détache de l'épaule rassurante de sa grand sœur. La petite rit et applaudi devant le spectacle.

“C'est Christiane tout craché, dit-ELLE. Toujours rieuse! Une bouche qui rit toujours entre ses lèvres couleurs cerise mûre, de ce rire joyeux et si avenant qui creuse deux adorables fossettes dans ses joues... elle ressemble à une poupée, une magnifique poupée dévolue à une princesse, que l'on aurait délicatement et richement apprêtée pour la rendre magnifique cadeau à fille de roi... des yeux qui rient aussi fort et si en accord avec le reste du visage. Tu sais, quand les gens rient autour de toi, tu dois aussi regarder si leurs yeux rient ou sont figés. Cela t'aidera à comprendre si ces personnes sont hypocrites où sont en accord avec toi. Je n'exagère pas le portrait de ma sœur, elle était si adorable que c'est à peine si je peux la décrire. Tiens, dit-ELLE, j'ai sa photo“.

Puis, ELLE rajoute: “regarde ses fossettes sur la photo; tu vois, je n'ai pas menti. J'ai toujours été jalouse de ces jolies fossettes, cela la rendait si jolie, si émouvante. Tout le monde l'adorait; les gens semblaient fascinés par ce beau visage d'enfant. Je me souviens si bien de son visage... en quelque sorte, crois-moi ou pas, il était obligé d'y avoir ces fossettes. On ne peut pas concevoir son visage sans ces fossettes au creux des joues. C'était cela, tout à fait elle: des yeux bleus rieurs, des fossettes adorables, une jolie chevelure blond cendré.

Oui, tout à fait elle“. Et ELLE détourne le regard pour sécher ses larmes et se moucher. Depuis tout ce temps, ELLE n'a jamais cessé de voir en son âme, sa jolie petite sœur, trop tôt disparue.

Elles sont descendues du lit voyageur. Elles ont foulé des gazons vert tendre et doux aux pieds. Elles ont trempés leurs bras dans une eau claire et tiède, elles ont laissé le vent joyeux caresser leurs cheveux. Elles ont bu de grands verres de lait frais et chaud comme au sortir du pis de la vache qui ruminait, tranquille dans un coin, son veau à ses pieds, batifolant autour d'elle.

Elles ont mangé des petits gâteaux qui sentaient bon le beurre bien frais et chaud à la cannelle et la vanille. Elles ont joué avec des poupons, des poupées, des nounours aussi grands qu'elles. Elles ont entendus des chats, caparaçonnés de belles fourrures grises ou blanches et des chiens habillés en clowns ou en cow-boys qui chantaient et dansaient; elles ont même dansé en rond, avec eux, en frappant sur un tambourin. Et Christiane chantait sa chanson préférée: "ma petite est comme l'eau, elle est comme l'eau vive"; elle répétait cela sans cesse, ne connaissant pas la suite de la chanson qui passait sans cesse à la T.S.F. Et la promenade enchantée a dura des heures et des heures.

Quand elles furent lasses et abreuvées de tout, elles sentirent le sommeil venir et peser sur leurs paupières qui s'alourdissaient petit à petit. Elles n'eurent qu'à se retourner pour apercevoir leur lit volant qui attendait tranquillement leur retour. "Hop, bon retour crièrent les gros chats chanteurs, à bientôt dirent les chiens danseurs"... Le lendemain matin, elles se réveillèrent toutes étonnées dans leur chambre. Elles étaient parfaitement reposées. Elles se regardaient en riant, complices.

Qu'importe les cris de leur mère cyclothymique et pénible, toujours sur leur dos. Rien ne viendrait jamais plus ternir leur joie. Car, leur bonheur était parfait et durable. En effet, le lit s'échappait de la maison tous les soirs.

Elles retrouvaient avec un plaisir toujours renouvelé leurs amis-animaux joyeux, danseurs et sauteurs de la nuit des hommes mais dans une magnifique journée toujours ensoleillée et douce du pays invisible et merveilleux, connu d'eux seules, le "Pays des joujoux" comme disait la Petite. Ces échappatoires, ces parenthèses magiques et toujours enchantées de la nuit durèrent longtemps et c'était si bon, cela leur faisait du bien, les aidant à échapper au sordide d'un quotidien de petites filles pauvres.

Puis, Christiane décida un soir que le Pays des joujoux était l'endroit où elle voulait vivre toujours. Elle disparu au loin une nuit, tenant par la main Zézé le chien à l'harmonica. Marie-Josée ne s'inquiéta nullement; c'était devenu une habitude. Elles se séparaient parfois en jouant exclusivement avec l'un ou l'autre de leurs animaux préférés. La Grande écoutait souvent Miette, la chatte grand-mère qui racontait si bien des histoires de fées. Elle pouvait l'écouter des heures entières, entourée des petits-enfants chatons de Mémé Miette, tous ensemble allongés sur un tapis de gazon vert, émaillé de fleurettes blanches et roses. Plus doux que le coton. Christiane disparut en chantant son antienne: "ma petite est comme l'eau, elle est comme l'eau vive, ma petite est comme l'eau, elle est"... La chanson s'éteignit de plus en plus au fur et à mesure que la fillette s'éloignait et on n'entendit plus la voix de l'enfant, perdue dans le chant des oiseaux.

Il faut dire que, durant leur passage dans le pays enchanté de miel, de papillons et de fleurs, Christiane préférait sautiller, danser, chanter avec Zézé le chien un peu gavroche et son ami Troful, le chien cow-boy qui faisait claquer son pistolet-pétard; La Petite adorait voir la pluie d'étincelles qui sortait du canon de l'arme-jouet, les petits chatons qui la suivait toujours, s'enfuyaient alors de crainte et se cachaient sous les futaies.... ils revenaient ensuite, un peu mortifiés de leur fuite et tous reprenaient la chanson en cœur et en sautillant. Durant la parenthèse enchantée, La Petite ne restait pas en place longtemps.

Elle était insatiable de tous les jouets et tous les goûters... elle était plus gourmande que toutes les chattes du Pays des joujoux lui avait dit un jour, Jacquemin, le petit cochon rose coquet de sa personne. Il portait redingote et chapeau claqué et lui offrait toujours un petit bouquet de gentiane lorsqu'il apercevait l'enfant blonde qui le remerciait toujours en lui claquant deux bises.

Cette fois-là, lorsque le temps du retour à la maison fut venu, Marie-Josée ne retrouva pas sa petite sœur. ELLE dit que la camionnette est montée sur le trottoir. ELLE dit qu'elle a vu tomber Christiane. ELLE dit que ses yeux étaient mi-clos et qu'un vague sourire trainait sur ses lèvres rouges. ELLE dit que Christiane est décédée dans l'ambulance... du temps où n'existait pas le Samu. Du temps où l'ambulance mettait trois heures pour arriver sur un lieu d'accident.

ELLE dit que cela fait 61 ans qu'elle retrouve Christiane au "Pays des joujoux"... Heureusement, elle y va souvent.... ELLE la voit, l'enfant semble heureuse, elle l'a retrouvée telle qu'était la Petite, toujours rieuse, les yeux si vif et éclairés de joie... toujours chantonnant sa chanson fétiche, comme avant, avant ce drame affreux....

ELLE voit tout... revoit tout dans ses moindres détails...ELLE se revoit, fillette de 7 ans –et demi! s'il vous plaît!... ELLE ne l'a jamais quitté, ce pays magique... Dans sa tête et dans son cœur....Christiane est vivante à tout jamais... tant qu'elle vivra.

"Mais, cela, tu ne peux pas le croire, dit-ELLE. Pourtant, c'est vrai. Cela m'aide à tenir dans cette affreuse vie.... Christiane, ma jolie petite sœur à jamais dans mon âme".